

THIS SIDE OF HISTORY

Le film se passe en Californie, à Boyle Heights. *This Side of History* est une réflexion sur l'intégration des communautés juives et mexicaines aux États-Unis par le biais de deux personnages. Le photographe et historien Shmuel Gonzales est un guide dans la ville, où il se reflète dans les vitrines et photographie les rues en travaux. Le deuxième personnage est une vieille femme, de famille juive, qui raconte l'arrivée de ses parents et leur intégration dans la société. La Californie est en pleine transformation et les personnages sont des garants de la mémoire, témoins de l'intégration et de la résilience des populations mexicaines et juives sur une terre de grande mixité. Mais ils font également part de leur sentiment d'être dépossédés du territoire qui les a recueillis, notamment dans les discours de Donald Trump. L'Amérique qui jadis sauva des pogroms et de la pauvreté est devenue hostile, les rues accueillantes sont maintenant aseptisées.

Les récits sont entremêlés d'images de la ville et de photographies de famille. Dans l'appartement de la vieille dame, les photographies sont projetées sur des murs qui les déforment, qui jouent avec leur matière et leur donnent une autre perspective. Une réflexion sur l'image d'archive est menée : la photographie fixe le temps et la mémoire mais peut aussi être déformée par le présent. Elle doit s'adapter, quitte à être moins lisible. La parole semble indissociable de l'image photographique, comme en témoigne le choix de la vieille femme de ne jamais apparaître à l'écran. Elle choisit d'être présente uniquement par les histoires qu'elle partage avec le spectateur, qui reste en haleine devant la lumière du projecteur.

-J.N.

Réalisé par John Hulsey
 — lundi 18 mars à 13h30

AUJOURD'HUI

Lundi 18 mars
 Le Festival parlé

Une journée de tables rondes réunissant artistes et praticiens qui rendront compte de leur expérience documentaire.

11h30

Le fait divers et l'histoire avec Gilles Saussier, Marion Boudier, Guillaume Mazeau, Yolande Zauberman

15h

Le désir de l'autre et la place de l'auteur avec Patrick Bouchain, Pierre Zaoui, Claudia Triozzi et Alice Diop

18h30

Le récit et l'effet de réel avec Claudine Bories, Patrice Chagnard, Dominique Petitgand, Emilie Rousset et Louise Hemon

LOS SUEÑOS DEL CASTILLO

Je ne veux plus jamais rêver

Au Chili, des jeunes purgent leur peine entre les murs du "château", le *castillo* du titre, prison pour délinquants juvéniles entourée de prés. Ce qui distingue cet endroit d'un pensionnat ou d'une colonie de vacances c'est l'enfermement. Le soir venu, chaque garçon regagne sa cellule et est enfermé. Mais les cris et les chants résonnent dans les couloirs, un véritable vacarme. On ne peut contenir cette énergie-là. Un jeune mapuche et un jeune gitan se racontent de quoi ils rêvent, ce qui permet au réalisateur de ne pas intervenir, de les laisser se découvrir doucement. On sent parfois une volonté de mise en situation mais la douceur du regard posé sur ces personnages contrebalance cette impression. De cette douceur, soudain, naît un récit terrible, celle d'une tentative de suicide par pendaison, de multiples coups de couteau, de comment on a tué un ami. C'est la cohabitation

de la douceur et de la violence qui accompagne le reste du film. En off, des voix qui ne sont pas habituées à parler se laissent aller dans ces récits, où le rêve se mêle aux souvenirs. La prison devient alors un château fort, un espace mental creusé par des plans hantés de lumières lynchiennes et bercés par une musique inquiétante. Dans l'imaginaire des garçons se mêlent les films d'horreurs, les jeux vidéo et les mythes attachés au lieu. Un éducateur serait mort dans une aile du château. Les fantômes font partie du lieu et de leurs songes, rappelant parfois les images entêtantes d'Apichatpong Weerasethakul dans *Cemetery of Splendour*. C'est un cycle sans fin, le rêve est le biais par lequel les morts reviennent sur Terre.

« C'est un cycle sans fin, le rêve est le biais par lequel les morts reviennent sur Terre. »

La religion est discrète mais les croyances traditionnelles sont évoquées à travers le personnage de la petite amie d'un des garçons

incarcérés. C'est une *machi*, chamane mapuche. Allongée sur l'herbe, comme une dormeuse du val ou une gigantesque, elle raconte le lien magique qui la lie à son amoureux. Grâce à sa présence, le film s'ouvre sur le dehors. Certains plans égarent, on ne sait plus si l'on est à l'intérieur ou à l'extérieur de la prison, tout comme dans les récits ne se distinguent plus le rêve de la réalité. Les détenus perdent pied et sont contenus à l'aide de calmants. Pour empêcher la folie, on la provoque. Ils sont toujours entourés des voix des autres, jamais vraiment seuls, le hors champ sonore toujours peuplé de ces voix qui résonnent. La force du film réside dans la violence de ses récits qu'il déplace avec un onirisme magique frôlant parfois l'expérimental jusqu'au plan final, dégénération de l'image qui ressemble à une vidéo de surveillance, mais qui s'exhibe ensuite comme poésie de la douleur : "je ne veux plus jamais rêver".

-J.J.

Réalisé par René Ballesteros
 — lundi 18 mars à 13h30

MADAME BAURÈS

À travers ce film, la tentative de retrouver une parole qui s'est envolée avant même que le cinéaste n'ait eu le temps de l'enregistrer. Cette parole aurait été la voix posthume de Raymonde, se livrant telle une grand-mère aurait légué les photos de sa vie à son petit-fils. Mais la vie va trop vite, fait ellipse avant même qu'il y ait cinéma. Raymonde s'en va et emporte avec elle des heures de confidences, telle la matière fantôme de l'histoire d'une femme que nous n'aurions pas pris le temps d'écouter du temps de son vivant. Pourtant, le dispositif est bien là, installé dans le cadre contre vents et marées, contre l'urbanisme au sein duquel, et ce au fil de ses évolutions, Raymonde s'est sentie enfermée, rejetée, seule. À l'image, la difficulté de se faire accepter devient celle de la caméra, osant les plans frontaux et fixes face à des habitants hostiles, de la même manière que Raymonde avait fait le choix du communisme, avait osé dire non à son patron lorsqu'il lui avait demandé d'enlever le poster de Brejnev de son bureau. Oui, la communiste et le cinéaste restent ces deux figures marginalisées, dès lors qu'elles tentent de se situer, de donner leur vision du monde. Ce rejet, d'ordre autant idéologique qu'esthétique, interroge la place de l'individu dans un espace mouvant, des premiers HLM aux résidences cossues, d'un sentier du Bois de Vincennes à un chemin bétonné menant à la gare. De la diégèse du film au cadre, l'individualité cherche sa place dans l'espace et le temps. Et s'il fut

-C.L.

Réalisé par Gustavo Vinagre
 et Rodrigo Carneiro
 — lundi 18 mars à 18h30

LA PLAGE D'ESMERALDAS

Le film s'ouvre sur quelques images qui nous blessent sans vraiment nous surprendre. Un homme à la voix puissante, Jaime Hurtado, premier leader afro-équatorien élu député, appelant les peuples à se rassembler pour exister. Il se fera assassiner en sortant de l'Assemblée nationale, emportant avec lui un nouvel espoir auquel les équatoriens avaient osé croire.

L'Histoire de l'Équateur a pourtant pendant longtemps été différente de celle bien connue de la conquête des terres des Amériques. Mais à terme, l'évangélisation, arme fatale, aura su faire son travail, prenant soin d'effacer le passé glorieux de la résistance rebelle : la légende des Zambos.

À la manière de cette mémoire transmise oralement, la voix de Patrice Raynal nous raconte son voyage de la ville fière d'Esmeraldas jusqu'aux bidonvilles de Guayaquil. Il nous embarque, caméra à la main, à la recherche et à la rencontre de traces de cette histoire passée du peuple afro-équatorien. Pas un mémorial, pas une page dans les livres d'histoire. La culture afro-équatorienne survit certes encore dans un folklore inhibé lors des carnivals. Des traditions dont il est bon de se souvenir dans la fête mais pour lesquelles se battre peut être un engagement fatal, hier comme aujourd'hui.

-L.B.J.

Réalisé par Patrice Raynal
 — vendredi 22 à 21h30

A ROSA AZUL DE NOVALIS

A Rosa azul de novalis dessine le portrait de Marcelo, un dandy charismatique en peignoir à formes qui se meut dans l'espace tel un oisillon à la recherche de sa propre vie. D'une manière suave et délicate, il nous offre un discours d'une intimité très forte. Les cinéastes accompagnent la parole par une image fixe sur son visage, sur son corps à moitié vêtu, et quelquefois nu. Marcelo est le maître de ses mots, le maître de ce film, et le maître de sa propre vie. Afin que l'immersion dans cette vie romanesque et théâtrale que ce dandy restitue par ses mots toujours posés et réfléchis soit totale, les cinéastes ont décidé d'illustrer son propos par des scènes oniriques, fictives. En travaillant la picturalité de ces scènes, les cinéastes, plus qu'un film, construisent un tableau. Un tableau où les souvenirs sont mouvants comme le sable, et où le spectateur perd pied, reprend sa respiration, ne peut plus bouger. Les souvenirs qu'invoquent Marcelo tissent une ligne rouge qui entraîne le spectateur tout au long du film, autant qu'elle entraîne Marcelo dans les méandres des images, inventées, ou réelles, que construit son esprit. Car la véracité de ses propos n'est pas le sujet. Marcelo est vrai en tant que personne vivante, par ses rêves et son imagination. Les cinéastes ne font pas œuvre de documentaristes, ils sont plutôt des médiateurs qui cristallisent un souvenir, un rêve, l'imagerie que s'est créé Marcelo durant ses quarante années de vie. Le film est une ode à l'espérance, au désir et à la fureur de vivre.

trop tard pour que le cinéaste puisse installer la voix de Raymonde dans son récit, il parvient à l'incarner de manière aussi poétique que politique, grâce, notamment, à ces statues résistantes, inscrivant dans la pierre et le film un personnage que nous aurions, nous aussi, aimé écouter.

-J.A.

Réalisé par Mehdi Benallal
 — vendredi 22 mars 21h30

LEARNING FROM BUFFALO

Peu de cinéastes s'intéressent encore aujourd'hui à la forme des villes, et opèrent un retour étymologique à ce que pourrait être une certaine idée de la politique : les affaires de la Cité.

Ce n'est peut-être donc pas une coïncidence si le film s'ouvre sur *Learning from Vegas*, ouvrage de Robert Venturi qui non seulement titre le documentaire, mais faisait aussi l'objet d'une séquence dans *Ville Nouvelle* d'Eric Rohmer, feuilleton télévisé qu'il consacrait à la construction de Cergy-Pontoise, et ses enjeux sociaux et artistiques. Si Rima Yamazaki ne partage pas son goût pour la parole des architectes, *Learning from Buffalo* n'en demeure pas moins un film savant, qui pose également la question - bien poétique - du lieu que choisit la mémoire pour se renouveler, ou se maintenir quitte à s'altérer. Cette question, le film y répond avec la simplicité d'une illustration encyclopédique : un carton énonce, comme chez l'architecte Louis Sullivan, que « ce doit être grand », et le film concrétise la citation par une contre-plongée vertigineuse.

Dans un mouvement de reconstruction, la réalisatrice tisse un réseau de relations entre documents, témoignages ou textes historiques. Le film constitue un essai de compréhension pluraliste d'une ville en perpétuelle mouvance, et vient nous dire quelque chose de l'instabilité des pouvoirs établis.

La lenteur de la recherche reposant sur l'observation se confond parfois avec la contemplation, et témoigne de la porosité de la frontière entre recherche scientifique et poésie. Cette construction minutieuse des plans s'accorde à la préciosité et au prestige passé des bâtiments tombés en désuétude. Et les mains gantées d'une archiviste présentent les images pour placer dans leur contexte original ces chef-d'œuvre déchus, qui ont assis un temps la puissance des empires.

Un film presque chirurgical qui organise la réalité complexe d'une ville par la dissection de ses architectures, organes centraux dont la détérioration rend manifeste le hors-champ du film : l'ensemble des vies touchées et incontestablement transformées.

-M.N et C.H-F

Réalisé par Rima Yamazaki
 — jeudi 21 à 18h45